

C) 3) Auschwitz et la violence de l'Histoire : l'échec des interprétations théologiques

b) Auschwitz contraint à repenser le concept de Dieu

Dans la conception traditionnelle de Dieu au sein du judaïsme, Dieu se caractérise par trois attributs : (1) il est **bon**, (2) il est **tout-puissant**, (3) il est **compréhensible**. Ce que l'événement « Auschwitz » nous contraint à faire selon Hans Jonas, c'est à **abandonner l'un de ces trois attributs**. Pourquoi ?

La *bonté* de Dieu se définit par le fait que Dieu ne peut vouloir le mal. Sa *toute-puissance* (omnipotence) implique que rien ne peut advenir, qui soit contraire à sa volonté : Dieu peut tout ce qu'il veut, et rien ne peut s'opposer la volonté de Dieu. Son caractère compréhensible (*intelligibilité*) implique que l'on puisse donner un sens à son action, que la manière d'agir de Dieu puisse être comprise par les hommes. Or pour Hans Jonas, **il est absolument incompréhensible qu'un Dieu bon et tout-puissant ait pu tolérer Auschwitz** ; nous devons donc admettre :

_ soit que Dieu n'ait pas *bon* : il aurait *pu* empêcher Auschwitz, mais il ne l'a pas *voulu*. Auschwitz était un mal, et Dieu a voulu Auschwitz : **Dieu a voulu le mal**.

_ soit que Dieu reste totalement *incompréhensible* : Dieu est bon, et il a néanmoins *voulu* Auschwitz alors qu'il aurait *pu* l'empêcher. Dieu a donc pu **concevoir Auschwitz comme un « bien »**. Comment Auschwitz peut-il apparaître comme un *bien* ? Cela est (et doit être!) absurde aux yeux des hommes. Un Dieu qui considère Auschwitz comme un bien est absolument incompréhensible.

_ soit que Dieu n'est pas *tout-puissant*. Dieu est bon, il n'a donc pas *voulu* Auschwitz... mais **il n'a pas pu l'empêcher**. Auschwitz s'est produit alors même que Dieu ne le voulait pas.

Lequel de ces trois attributs faut-il alors abandonner ?

a. En ce qui concerne le premier, il est absolument impossible de le rejeter sans abolir le fondement même de la foi juive. **Le Dieu de la Torah ne peut pas être un dieu mauvais**, un Dieu qui méchant, cruel, un Dieu dont la Shoah serait la volonté. Un Dieu susceptible de *vouloir* Auschwitz n'est pas le Dieu du judaïsme.

b. En ce qui concerne le second, il est également impossible de l'abolir sans détruire l'idée même du Dieu biblique. Sans doute, les hommes ne peuvent pas connaître et comprendre *tout* de Dieu ; Dieu n'est pas totalement accessible aux efforts de la raison humaine, il dépasse les limites de l'intelligence des hommes. Mais le Dieu de la Torah est un Dieu qui s'est montré aux hommes, qui s'est manifesté à eux, qui leur a transmis ses commandements ; ce n'est pas un Dieu caché, inaccessible et incompréhensible, dont on ne pourrait saisir ni la volonté, ni

les intentions. Hans Jonas souligne ici la spécificité du judaïsme par rapport à d'autres courants religieux, comme le christianisme. Un chrétien *pourrait*, éventuellement, admettre que Dieu est absolument « insondable », que les voies du Seigneur sont absolument « impénétrables », que la foi est là pour accueillir un Dieu qui reste totalement absurde pour la raison humaine. L'histoire du christianisme est jalonnée de formules qui insistent sur ce caractère totalement incompréhensible de Dieu, du « *credo, quia absurdum est* » (« Je crois, parce que c'est absurde ») de Tertullien, au « scandale » que l'Evangile représente aux yeux de la raison humaine ; Luther, par exemple, insistera sur le fait que la doctrine de la *prédestination*, qui découle selon lui des Evangiles (la prédestination implique que la majorité des hommes sont déjà voués à l'Enfer avant même d'être nés, sans aucune possibilité pour eux d'échapper à la damnation) est totalement inacceptable aux yeux de la raison (elle est donc un *scandale* pour la raison), mais que précisément la raison ne peut se faire juge de l'action divine. Pour Luther, si nous pouvions « comprendre » Dieu, nous n'aurions pas besoin de la foi. Pour Hans Jonas, cette approche est incompatible avec le judaïsme : le Dieu qui a fait alliance avec le Peuple Juif, qui lui a transmis ses commandements, ne peut pas être un Dieu absurde. **Si donc, il est absolument impossible de comprendre comment un Dieu a pu vouloir Auschwitz, c'est qu'il ne l'a pas voulu.**

c. Il ne reste donc que la troisième possibilité : si Auschwitz s'est produit alors même que Dieu ne l'a pas voulu, c'est qu'Il n'a pas *pu* l'empêcher. C'est donc à l'attribut de la toute-puissance qu'il faut renoncer. Auschwitz *est* un mal (ce n'est pas un « bien incompréhensible »!), et Dieu ne peut vouloir le mal : Dieu n'a donc pas voulu Auschwitz, Auschwitz s'est produit *contre* la volonté de Dieu. **Dieu n'est pas tout-puissant.**

Hans Jonas suggère alors une voie de conciliation entre toute-puissance et « non-volonté » ; Dieu aurait accepté de faire de l'homme un être *libre*, un être qui peut choisir le bien *ou* le mal, un être qui, donc, peut faire autre chose que ce que Dieu *veut*. Ceci n'entre pas entièrement en conflit avec la toute-puissance, puisque dans ce cas Dieu lui-même a *accepté* de limiter sa puissance, pour respecter la liberté des hommes (comme un Père qui *pourrait* empêcher son fils de faire quelque chose qu'il désapprouve, mais qui le laisse néanmoins faire par respect pour sa liberté.) Mais là encore, pour Hans Jonas, cette réponse ancienne échoue devant Auschwitz. Car **un Dieu bon, s'il avait pu empêcher Auschwitz, aurait dû le faire** ; il aurait dû suspendre, ne serait-ce qu'un moment, la liberté des hommes pour intervenir, comme *devrait* intervenir le Père le plus respectueux de la liberté de son fils, si son fils se mettait à égorger d'autres enfants ; pire encore, si son propre fils se mettait à être égorgé ! Un Dieu qui n'intervient pas alors que les créatures qu'il a engendrées exterminent des hommes, des femmes et des enfants par millions, alors même qu'il *pourrait* l'empêcher, n'est pas un Dieu « respectueux de la liberté » des hommes : **c'est un Dieu mauvais, ou irresponsable**. Or, de fait, Dieu *n'est pas* intervenu :

« *Aucun de ces miracles salvateurs, pourtant, ne s'est produit ; pendant toutes les années qu'a duré la furie d'Auschwitz, Dieu s'est tu.* »

Il n'y a donc bien qu'une seule possibilité d'interprétation du fait que la Shoah ait eu lieu : c'est que Dieu **n'a pas pu** l'empêcher. « *Et moi, je dis maintenant : s'il n'est pas intervenu, ce n'est pas parce qu'il ne le **voulait pas**, mais parce qu'il ne le **pouvait pas**.* »

Je passe ici rapidement sur les principes théologiques avancés par Hans Jonas pour expliquer cette « impuissance » de Dieu. L'idée principale est assez simple : Dieu est bien *originellement* tout-puissant ; mais **il s'est dessaisi de cette toute-puissance** au profit de la liberté humaine. Et ce renoncement à la toute-puissance, de la part de Dieu, n'est pas temporaire, révocable : Dieu a effectivement *renoncé*, sans retour possible, à sa toute-puissance, il *ne peut plus* empêcher les hommes de commettre le mal. **L'homme est réellement libre**, il n'est pas doté de cette pseudo-liberté que l'on accorde à l'enfant de faire ce qu'il veut... tant que ce qu'il veut s'accorde avec la volonté de ses parents. Il est libre de commettre le bien, ou le mal ; il agit bien sous le regard de Dieu, mais Dieu ne peut qu'assister, désormais impuissant, à l'usage qu'il fait de sa liberté. Dieu peut communiquer (il l'a fait) sa volonté aux hommes ; il ne peut la leur *imposer*.

Telle est donc la « révision » théologique fondamentale à laquelle nous contrainst Auschwitz : ce n'est pas seulement notre conception de l'Histoire, et du rôle qu'y joue la violence, qu'il nous faut revoir, à la lumière (obscur) d'Auschwitz ; c'est bien notre concept **de Dieu** ; et, par conséquent, **de l'homme** lui-même.

c) *Du concept de Dieu à la responsabilité humaine*

La révision théologique opérée par Hans Jonas peut en effet se lire de deux façons. La première, proprement **théologique**, envisage les conséquences de l'impuissance de Dieu pour son rapport au mal. On voit alors que l'approche de Hans Jonas, comme toutes les approches reliées au projet de « Théodicée », permet effectivement de ne pas imputer à Dieu la *responsabilité* du Mal dans le monde, du mal commis par les hommes. **Dieu n'est pas responsable** des atrocités commises par les hommes : il ne les a pas voulues, et il n'a pas le pouvoir de les empêcher. Dieu n'est pas un Dieu mauvais, il n'est pas responsable des exactions humaines.

La seconde lecture est, elle, « anthropologique » : elle concerne la conception même de l'Homme. L'Homme apparaît désormais comme un être *pleinement libre*, un être qui peut *choisir* le mal, sans que Dieu ne puisse s'y opposer. Le pouvoir dont l'homme est doté, sur la nature et sur les hommes, c'est à lui de décider de l'usage qu'il en fait. **De cette liberté de l'homme découle évidemment sa responsabilité**. Si Dieu n'est pas responsable des décisions et des actions humaines, c'est l'Homme, et lui-seul, qui en assume la responsabilité. L'homme doit *décider* de ce qu'il fait de sa puissance, et il sera *responsable* de ses choix.

Si donc, ce n'est pas Dieu qui *impose* sa volonté aux hommes, c'est à l'homme de **s'imposer à lui-même** les règles qui dicteront son action ; ces règles, qui édictent ce que l'homme *doit* faire, constituent le domaine de « **l'éthique** » (qui regroupe les interdits et les impératifs relatifs au bien et à la justice).

d) *Les nouvelles limites techniques du pouvoir humain exigent de nouvelles limites éthiques*

Et nous arrivons à notre dernier point (qui nous amène à notre dernière séquence du programme de HLP) ; ces règles, ces lois que l'homme doit suivre dans son action, ne sont-elles pas, pour un Juif, celles que Dieu a communiquées aux hommes par ses Commandements ? Même s'il ne peut pas *imposer* sa volonté aux hommes, Dieu ne leur a-t-il pas *communiqué* sa volonté ? L'éthique que l'homme doit suivre, n'est-ce pas l'éthique inscrite sur les tables de la Loi ?

Sans doute. Mais les Juifs se heurtent ici, selon Hans Jonas, à un problème qui dépasse de loin le cadre du judaïsme ; un problème qui concerne **tous les hommes**, dans la mesure même où **c'est l'Homme en tant que tel** qui s'y trouve engagé.

Pour Hans Jonas, le but de toute éthique (de toute morale) est de guider les actions humaines en déterminant, parmi les choses que l'homme *peut* faire, celles qu'il *doit* faire (et celles dont il doit s'abstenir). L'éthique indique ce que l'homme **doit vouloir**, parmi les choses qui sont en son *pouvoir*.

Or précisément, le XX^e siècle a radicalement changé ce qu'il est *possible* de faire pour l'Homme. **Le progrès des sciences et des techniques a démultiplié la puissance de l'Homme**, qui est désormais doté d'un *pouvoir* qui n'a plus aucune mesure avec celui dont il disposait auparavant. Ce pouvoir est *qualitativement* différent : il n'est pas seulement « plus grand », il n'est plus de même *nature*. Or **avec ce changement de nature de la puissance de l'homme, c'est la nature même de l'homme qui se trouve modifiée**. L'homme qui a désormais le « pouvoir », grâce au progrès des sciences et des techniques, de détruire la nature, de faire disparaître l'humanité, voire de transformer l'Homme lui-même, n'est plus réellement le même « humain » que celui qui ne disposait d'aucune de ces trois possibilités.

Et face à cette puissance nouvelle, **l'éthique traditionnelle (juive ou non), ne suffit plus**. L'accroissement de puissance que la science et la technique donnent à l'homme le confronte à des défis, à des dangers qui n'ont plus rien à voir avec ceux que voulaient conjurer les morales du passé. Ces morales ne peuvent donc plus répondre aux défis du présent. **Il faut inventer une nouvelle éthique**, capable de régir l'usage que l'homme fera de la puissance dont il dispose désormais, sur la nature et sur l'Homme : une éthique de la *responsabilité*.